

## JEAN-LOUS CHARLET

### Claudien chante païen de *Roma aeterna*

Depuis la publication de la grande monographie d'Alan Cameron en 1970, la critique s'est souvent interrogée sur la fonction et sur la signification politique des poèmes officiels de Claudien<sup>1</sup>: Claudien n'est-il que le propagandiste de Stilicon? Serait-il le porte parole du parti sénatorial païen? A-t-il une opinion politique personnelle ou en change-t-il selon les circonstances? Pour ma part, depuis quelques années, j'ai le sentiment que Claudien donne son opinion personnelle dans son dernier poème politique, le *Panégryrique pour le 6ème consulat d'Honorius*: Claudien y chante avec conviction la *Roma aeterna* traditionnelle. Dans quelle mesure cette pensée que j'estime personnelle est-elle en accord ou en désaccord avec ce que nous lisons dans les poèmes politiques précédents? L'étude chronologique de ses grands poèmes politiques (395-404)<sup>2</sup> permettra

<sup>1</sup> Al. Cameron, *Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, Oxford 1970; Id., «Claudian Revisited», in *Letteratura e propaganda nell'Occidente latino da Augusto ai regni romanobarbarici*, Roma 2000, pp. 127-144 (nuance la notion de 'propagande'); Id., *The Last Pagans of Rome*, Oxford 2011; J.-L. Charlet, «L'âge d'or dans la poésie de Claudien», in *Antiquité tardive et humanisme: de Tertullien à Beatus Rhenanus. Mélanges ... François Heim*, Turnhout 2005, pp. 197-208; Id., «L'image de Nerva et Trajan dans la poésie de Claudien», in *Pouvoirs des hommes, pouvoirs des mots, des Gracques à Trajan. Hommage ... P. M. Martin*, Louvain 2009, pp. 559-565; Id., «Claudien et son public», in *Lateinische Poesie der Spätantike*. (Intern. Tagung in Castelen bei Augst, 11.-13. Oktober 2007), Basel 2009, pp. 1-10; S. Döpp, *Zeitgeschichte in Dichtungen Claudians*, Wiesbaden 1980; P. Fargues, *Études sur sa poésie et son temps*, Paris, 1933 (je possède l'exemplaire personnel annoté par l'auteur); B. Moroni, «Tradizione letteraria e propaganda: osservazioni sulla poesia politica di Claudiano», in *Scripta Philologica* 2, 1982, pp. 213-239; G. M. Müller, *Lectiones Claudianae: Studien zu Poetik und Funktion der politisch-zeitgeschichtlichen Dichtungen Claudians*, Heidelberg 2011; F. Paschoud, *Roma aeterna. Études sur le patriotisme romain dans l'Occident latin à l'époque des invasions*, Rome 1967, en particulier pp. 133-155; P. L. Schmidt, *Politik und Dichtung in der Panegyrik Claudians*, Konstanz 1976; C. Ware, *Claudian and the Roman Epic Tradition*, Cambridge 2012.

<sup>2</sup> Panégryriques, invectives, épithalame et épopées. Sur le problème du 'panégryrique épique' ou de 'l'épopée panégryrique', voir A. Fo, *Studi sulla tecnica poetica di Claudiano*, Catania 1982; H. Hofmann, «Überlegungen zu einer Theorie der nichtchristlichen Epik der Spätantike», in *Philologus* 132, 1988, pp. 101-159; Cl. Schindler, «Tradition - Transformation - Innovation: Claudians Panegyriken und das Epos», in *Aetas Claudianea*, München-Leipzig 2004, pp. 16-37; Ead., «Claudians "pagane" Götter: Tradition und Innovation in der spätantiken Panegyrik», in *Gymnasium* 115, 2008, pp. 331-345; Ead., *Per carmina laudes: Untersuchungen zur spätantiken Verspanegyrik von Claudian bis Coripp*, Berlin 2009; C. Schmitz, «Satire/ Invektive und Panegyrik in Claudians politischen Epen», in *Per attentam Caesaris aurem: Sa-*

de saisir dans sa complexité, mais peut-être aussi dans son unité, la pensée politique de Claudien.

Avant de devenir le chantre de la cour de Milan, Claudien commence sa carrière politique à Rome, en y récitant le *Panegyrique d'Olybrius et Probinus* en janvier 395. Ce qui frappe, c'est le rôle qu'y joue Rome, à la fois ville et déesse. Rome, qui «se ceint d'un illustre sénat»<sup>3</sup>, intervient auprès de Théodose pour récompenser Probus, le père des deux jeunes consuls (v. 75-108 et 124-126) et lui adresse un assez long discours (v. 136-163). Manifestement, les deux protagonistes principaux du panégyrique sont Théodose et Rome; Proba, en bonne matrone romaine, ne fait que filer les deux trabées consulaires<sup>4</sup> et l'intervention de Jupiter se limite à marquer ce consulat par de bons présages (v. 205-208). L'autre divinité qui joue un rôle important dans la célébration finale, c'est le Tibre, dont il est inutile de souligner le lien avec Rome (v. 209-265).

La fin de la préface au *Panegyrique pour le troisième consulat d'Honorius* récité à Milan le premier janvier 396 (v. 15-18) a souvent été interprétée. Le poète y déclare que la *magna Roma* l'a envoyé (à Milan) pour qu'il se mette au service de l'empereur Honorius. Cela signifie-t-il que Claudien a été envoyé par le Sénat romain pour défendre son point de vue ou est-ce un faux semblant pour cacher qu'en réalité c'est Stilicon, voyant le parti politique qu'il pouvait tirer des dons de ce jeune poète venu d'Alexandrie, qui l'a fait venir à la cour de Milan pour chanter sa politique ou Claudien se sent-il investi de la lourde mission de chanter (= défendre, promouvoir...) Rome devant Honorius? Laissons pour le moment la réponse en suspens. Dans le panégyrique lui-même, Théodose mort (le 17 janvier 395) joue le premier rôle: c'est le monde de leur père que gouvernent les deux frères Honorius et Arcadius (v. 7-8; l'Empire, c'est-à-dire les *sceptra Romana*, v. 67, référence unique, mais significative, à Rome). Théodose les recommande à Jupiter (v. 33-38) et surtout, si l'on en croit Claudien qui ne peut suivre ici que Stilichon, à Stilichon, dans une entrevue en tête à tête lourde de conséquences pour les relations entre les deux parties de l'Empire (v.

*tire - die unpolitische Gattung?* (Eine intern. Tagung an der Freien Universität Berlin vom 7. bis 8. März 2008), Tübingen 2009, pp. 192-227; G. M. Müller, *Lectiones Claudianae ...*, cit. note 1; V. Zarini, «Épique et épictique dans la poésie latine de l'antiquité tardive», in *La lyre et la pourpre. Poésie latine et politique de l'antiquité tardive à la Renaissance*, Rennes 2012, pp. 17-32. Voir aussi l'introduction au t. II de mon édition (Paris 2000), pp. XXXVI-XL. Mais le premier chapitre de C. Ware, cit. note 1, pp. 18-31, pose mal le problème et n'apporte rien de nouveau.

<sup>3</sup> V. 19-20: *claro cingatur Roma senatu* (je cite d'après mon édition citée note 2; voir aussi W. Taegert, *Panegyricus dictus Olybrio et Probino consulibus*, München 1988). Flatterie à l'égard de la famille sénatoriale des Anicii qu'il chante, du sénat tout entier ou sentiment politique sincère?

<sup>4</sup> On notera qu'aux v. 193-194, Olybrius et Probinus, fils de Proba, accroissent la puissance romaine.

142-162). *Natura*, manifestement déifiée<sup>5</sup>, exige l'apothéose de Théodose (v. 105-107), longuement décrite (v. 162-188), le Théodose astral devenant une divinité tutélaire de l'Empire. À côté de la mention traditionnelle depuis Virgile des destins de Rome (v. 189), on notera deux pointes plus ou moins discrètes de paganisme: la victoire du Frigidus grâce à la Bora n'est pas mise au compte du dieu chrétien, comme le feront les Chrétiens, mais, après un prudent *deo* ambigu, au compte d'Éole (v. 96-98), si bien que saint Augustin (*Ciu.* 5, 26), suivi par Orose (7, 35,18), sera contraint d'escamoter un vers de Claudien pour récupérer son témoignage dans un sens chrétien<sup>6</sup>. D'autre part, Claudien se risque à noter qu'au passage d'Honorius, appelé par son père de Constantinople à Milan, les chênes de Dodone ont retrouvé leurs chants prophétiques (v. 117-118 *carmina*)<sup>7</sup>.

Le premier livre de l'invective *Contre Rufin* s'ouvre par une controverse qui rappelle, entre autres, Lucain (2, 4-13 et 7, 445-455): les dieux s'occupent-ils du monde 1, 1-24<sup>8</sup>? À la croyance selon laquelle un *consilium dei* gouverne l'univers (v. 4-11) s'oppose la vision du triomphe des méchants qui inciterait à croire qu'il n'y a pas de dieu ou que les dieux ignorent le monde (v. 12-19). Mais le châtement de Rufin a absous les dieux de ce grief: les méchants sont finalement punis (v. 20-24). En excluant les interventions mythologiques ornementales, on notera une assemblée des divinités infernales, convoquée par Allecto et conclue par Mégère (v. 25-117), qui lance l'action en suscitant l'intervention du «monstre» Rufin (v. 118-176). Suit la mise en œuvre par Rufin du plan ourdi par les Furies: la cour de Constantinople est corrompue et le mal y triomphe (v. 176-195 et 220-258), avec au centre une leçon de morale qui donne le premier rôle à *Natura* (v. 215) qui procure à tous le bonheur (v. 196-219). Seul Stilicon peut faire face et soutenir le monde (v. 259-353), c'est-à-dire Rome (v.

<sup>5</sup> Voir notre analyse du rôle de *Natura* dans le *De raptu Proserpinae* (t. I, 1991, p. 124, note compl. 5 de la p. 21). Il y a tout un livre à écrire sur *Natura* chez Claudien: ce concept innerve les trois secteurs de son œuvre poétique: le *De raptu*, les grands poèmes publics et les *Carmina minora*.

<sup>6</sup> *O nimium dilecte deo, [cui fundit ab antris / Aeolus armatas hiemes,] cui militat aether / et coniuurati ueniunt ad classica uenti*. Voir mon édition, citée note 2, t. II 1, p. 178, note compl. 1 de la p. 40 et R. Perrelli, «La vittoria 'cristiana' del Frigido», in F. E. Consolino (a cura di), *Pagani e cristiani da Giuliano l'Apostata al Sacco di Roma*, Catanzaro, Soveria Mannelli, 1995, pp. 257-265.

<sup>7</sup> En revanche les interventions de Mulciber et Neptune (v. 191-200) ne relèvent que de la mythologie ornementale comme souvent chez Claudien (e.g., 4 *Cons.* 11-18: *Bellone, Gradivus, Mars*).

<sup>8</sup> Voir H. Funke, «The Universe of Claudian. Its Greek Sources», in *Pap. Liverpool Lat. Sem.*, 5, 1985 (Liverpool 1986), pp. 357-366. Édition commentée de H. L. Levy, New York Humphrey Pr. 1935; seconde version, Cleveland Pr. of Case Western Reserve Univ. 1971.

283 *te Romana salus* ; v. 292 *Latia ... ditione*), contre les menées de Rufin qui, avec ses alliés barbares, s'en prend aux *Romanas ... uires* (v. 307), mais avec l'aide de Mars, qu'il prie (v. 334-339). Ce premier livre s'achève sur l'apostrophe de Mégère à la Justice (v. 354-367) et la réponse ferme de cette dernière (v. 368-387): Honorius triomphera et rétablira l'âge d'or.

Dans la préface du livre 2, les traditionnelles apostrophes aux Muses et à Apollon sont détournées vers un éloge de Stilicon le sauveur et les premiers vers du livre, après un rappel du catastérisme de Théodose, soulignent que c'est toute la *Romana potentia*, dans ses deux composantes, qui a été confiée à Stilicon (v. 1-6). L'Empire que la main de Rome (v. 52 *Romana manus*) avait tissé est en train de se défaire sous l'action de Rufin et de ses barbares qui menacent même Constantinople (v. 54 *urbs etiam magnae quae dicitur aemula Romae*) et l'Orient implore Stilicon (v. 7-100). Stilicon, à la tête des deux armées romaines, aurait, selon Claudien, écrasé Alaric si Rufin, craignant pour sa personne, n'avait arraché à Arcadius un ordre enjoignant à Stilicon de retourner en Occident en renvoyant à Constantinople l'armée orientale; Stilicon, après une prière aux dieux qui semblent se rassasier *Romanis ruinis* (v. 206), renvoie malgré eux les soldats orientaux (v. 101-277). Ceux-ci se vengeront en massacrant Rufin qui, croyant triompher, exigeait de partager l'Empire (v. 278-453). Ce second livre se termine là où le premier avait commencé: aux enfers, avec la condamnation de Rufin (v. 454-527). On note deux développements non indispensables à l'action, mais significatifs: outre une description géographique traditionnelle des enfers (v. 456-527), une présentation de la métempsychose (v. 482-493).

Le *Panegyrique pour le quatrième consulat d'Honorius* fait une large place à Théodose, sans oublier Stilicon (v. 432/433-483). Une certaine image de Rome et des Romains y est affirmée<sup>9</sup>: ce ne sont pas des peuples orientaux (v. 306-312); Rome ne peut être l'esclave d'un client (v. 361, à propos d'Eugène), mais elle dialogue avec la Grèce (v. 398) et elle s'associe au Sénat (v. 583), dans le respect des traditions (v. 612-618) pour célébrer le consulat d'un empereur qu'elle appelait de ses vœux (v. 521-522). Mais c'est moins Théodose que *Natura* qui a donné le règne à Honorius (v. 379-380) et on notera au passage quelques allusions non appuyées aux cultes païens. La première peut passer sous couvert d'éloge, voire de flagornerie, de l'empereur: à la naissance d'Honorius, les ora-

<sup>9</sup> Sur ce point, voir V. Zarini, «Les valeurs défendues par l'Empire d'Occident d'après les poèmes de Claudien», in *Hommages à C. Deroux I, Poèmes*, Bruxelles 2002, pp. 525-538 et J.-L. Charlet, «L'éducation et l'image du prince chez Claudien», in *Convivium Pajorin Klára*, Debreceni et Budapestini 2012, pp. 233-243 (avec bibliographie). Éditions commentées: P. Fargues, *Panegyricus de quarto consulatu Honorii Augusti*, Aix-en-Provence 1936; W. Barr, *Panegyric on the Fourth Consulate of Honorius*, Liverpool 1981; J. Lehner, *Poesie und Politik in Claudians Panegyrikus auf vierte Konsulat des Kaisers Honorius; ein Kommentar*, Königstein 1984.

cles d'Ammon et de Delphes rompent leur silence, l'augure étrusque et la Sibylle de Cumès se font à nouveau entendre (v. 143-148); mais elle prend le contrepied d'un christianisme qui fait taire les oracles païens. La seconde relève de l'exotisme dont sont friands les Romains: l'évocation des cultes égyptiens de Memphis (v. 570-576)<sup>10</sup>. Mais les contemporains de Claudien pouvaient se rappeler que ces cultes égyptiens, dont peut-être le bœuf Apis, apparaissaient dans le monnayage de l'empereur païen Julien (l'Apostat pour les Chrétiens) qu'ils avaient eu, et pouvaient peut-être encore avoir, entre leurs mains<sup>11</sup>.

Dans l'*Épithalame* et les *Fescennins* pour les noces d'Honorius et Marie (premiers jours de février 398)<sup>12</sup>, la mythologie nuptiale ne tire pas à conséquence et l'éloge des mariés relève de la topique. Mais quelques détails confirment le message politique du panégyrique récité un mois plus tôt: pour choisir son épouse, Honorius, empereur romain, ne fait pas comme les rois orientaux (*nupt.* 23-25) et Marie mérite de régner non par son sang, mais par son visage (*nupt.* 261-265). L'éloge des parents de Marie prend un relief particulier qui lui donne une signification politique: éloge appuyé de Sérène (v. 39-42 et 252) et surtout de Stilicon (v. 119-121), indissolublement lié à Théodose (v. 220-221), en particulier dans le chant des soldats (v. 300-336), confirmé par le troisième *Fescennin* qui vise à consolider sa position politique (*fesc.* 3, 8-12). On notera enfin que le Tibre et Rome sont bien sûr associés à ce mariage... milanais (*fesc.* 2, 13-16 [16-20 : ... *aurea septemgeminas Roma coronet arces*]) et que les deux derniers vers des *Fescennins* sont probablement chargés d'un message politique en faisant passer l'annonce du mariage au-delà de la mer, c'est-à-dire en Afrique alors en rébellion (*fesc.* 4, 36-37).

Par ses six premiers vers, le *De bello Gildonico* s'inscrit dans la continuité de la politique théodosienne<sup>13</sup>. Pour expliquer une victoire aussi rapide, Claudien met en scène la machinerie épique traditionnelle: une assemblée des dieux (v. 17-212) où Rome, malade, puis l'Afrique, meurtrie, viennent implorer Jupiter, qui joue le modérateur entouré de dieux traditionnels où se distignent les dieux Indigètes et «ceux que Rome elle-même s'est donnés pour dieux» (v.

<sup>10</sup> En revanche, la mention de la Victoire appelée à suivre les faisceaux d'Honorius (v. 640) est encore conventionnelle et sans implication réellement païenne. Cela changera dans le *Panégyrique pour le consulat de Stilicon*, et surtout dans le *Panégyrique pour le sixième consulat d'Honorius*.

<sup>11</sup> Voir mon article à paraître «Lucain et Claudien» (communication au colloque de Genève, novembre 2012), p. 10 et note 55.

<sup>12</sup> Éditions commentées d'U. Frings, *Claudius Claudianus Epithalamium de nuptiis Honorii Augusti*, Meisenheim 1975; R. Bertini Conidi, *Fescennini e Epitalamio per le nozze di Onorio e Maria*, Roma 1988.

<sup>13</sup> Édition commentée: E. M. Olechowska, *Claudii Claudiani de Bello Gildonico*, Leiden 1978.

131-132). Ce tableau mythologique, outre une allusion en passant au chant de la Sibylle (v. 29), contient trois notations politiques intéressantes: une critique du principat qui a confisqué les droits des citoyens en échange de la paix (v. 49-51), une apparition de la seconde Rome, rivale de la première, Constantinople (v. 60-62) et la nostalgie d'une Rome moins riche, moins grande, mais plus heureuse (v. 105-112). Le discours de Jupiter, qui suffit à rajeunir Rome (v. 208-212), est très bref (v. 204-207): Honorius terrassera votre ennemi et l'Afrique n'aura d'autre maître que Rome. Car l'action décisive est menée par deux nouveaux dieux, bien liés à l'histoire romaine, l'empereur défunt Théodose et son père *Theodosius comes*, ce qui suggère que la politique menée par Stilicon suit la ligne de Théodose (v. 213-348). En songe, Théodose vient trouver son fils Arcadius à Constantinople, et *Theodosius comes* son petit-fils Honorius, couché avec son épouse Marie, à Milan<sup>14</sup>. Grâce à un discours qui présente «son» Stilicon (v. 288-289 *noster... / ... Stilicho*) comme le bras armé de sa politique et justifie ses prétentions à régenter les deux parties de l'Empire (v. 288-320), Théodose convainc Arcadius d'obéir en protestant de ses bons sentiments à l'égard de Stilicon. Le grand-père n'a aucun mal à persuader Honorius de réagir à la rébellion de Gildon. Honorius convoque immédiatement Stilicon qui lui propose de confier l'armée romaine à un frère de Gildon, Mascezel (v. 349-414). Stilicon prépare l'armée qu'harangue Honorius (v. 415-466) : c'est pour l'Empire illimité de Rome, *caput insuperabile rerum*, que doivent combattre les soldats. Avec des présages favorables, ces soldats se ruent vers les vaisseaux et appareillent, même si des signes météorologiques indiquent qu'on est encore dans la mauvaise saison (v. 467-504): Honorius est un garant plus sûr (v. 499). Le poème s'interrompt au moment où la flotte fait relâche en Sardaigne en attendant des vents favorables (v. 504-526).

Le *Panegyrique pour le consulat de Manlius Theodorus*, récité à Milan le premier janvier 399, chante un philosophe néo-platonicien chrétien (ce dont Claudien ne dit mot) milanais<sup>15</sup>. Pourtant, c'est encore Rome qui est mise en avant. C'est le Sénat *romain* qui apparaît d'abord dans le public, avant une allusion à la Gaule (Cisalpine)<sup>16</sup>. Quand il loue l'éloquence de ce milanais, Claudien

<sup>14</sup> V. 326-328, ce qui prouve que le départ de la flotte qui doit libérer l'Afrique de Gildon est postérieur au mariage de l'empereur (cf. mon édition, t. II 1, p. 31).

<sup>15</sup> Édition commentée: W. Simon, *Claudiani panegyricus De consulatu Manlii Theodori*, Berlin 1975. Pour la préface, J.-L. Charlet, «Jupiter, les aigles, l'empereur et le poète: signification de la préface au Panégyrique pour le consulat de Manlius Theodorus», in *Curiositas. Studi di cultura latina classica e medievale in onore di U. Pizzani*, Napoli 2002, pp. 303-309.

<sup>16</sup> *Pr. Theod.* 7-8: *Culmina Romani maiestatemque senatus / et, quibus exultat Gallia, cerne uiros*. La cour d'Occident est le miroir du monde: v. 19-20 (cf. J.-L. Charlet, *Jupiter, les aigles ...*, cit., note 15).

parle de *maiestas Romana* (v. 37) et quand il présente sa culture grecque, il signale comme mérite principal «d'illuminer les arts obscurs des Grecs par les fleurs (rhétoriques) romaines»<sup>17</sup>. Grâce à Theodorus, l'Académie quitte Athènes pour migrer non à Milan (où Theodorus réside: v. 124 *Ligurum moenibus*), mais ... dans le Latium (v. 94) et quand il fait allusion au consulat indigne d'Eutrope, Claudien considère que ce sont les fastes *latins* et Rome qui sont souillés (v. 266-269). On notera deux éloges de Stilicon en passant<sup>18</sup> et la présentation de la trabée consulaire comme le vêtement qui unit la Curie à la cour, et les grands au prince (v. 257-258).

Dans le premier livre *Contre Eutrope*<sup>19</sup>, Rome est interpellée à propos de la vente des provinces de l'Empire au profit d'Eutrope (v. 215): l'Empire constitué par le labeur de Rome (v. 221 *Romanusque labor*) est mis à l'encan par celui qui est *dedecus Eoum* (v. 239). Ce crime oriental (v. 371 *facinus Eoum*) parvient aux oreilles de Rome qui s'exclame sur la douleur des Romains (v. 373-4 *Romani... doloris*) et rejoint Honorius et Stilicon au moment où ils reçoivent une ambassade de Germains venus demander la paix (v. 375-383: quel contraste!). Rome s'en réjouit (v. 384-390) et s'adresse à Honorius en un long discours (v. 391-513): l'Orient est jaloux de tes succès (v. 391-398); Stilicon est venu à bout de Gildon qui comptait sur l'Orient et il a su approvisionner Rome (v. 399-411). Mais surgit un nouveau danger, l'eunuque Eutrope, selon des mœurs corrompues introduites par les Parthes, mais dont l'Italie et le Latium doivent se garder (v. 412-434). Rome conjure Honorius de ne pas reconnaître ce consul; le Tibre doit l'ignorer, car ce serait une insulte pour Rome et ses insignes (v. 435-465; *insignia Romana; Latias secures*, cf. v. 151 *Latiis ... fastis*). Un sénat<sup>20</sup> (cf. 308 *curia*) ne saurait compter des eunuques: le consulat est réservé aux empereurs et aux sénateurs (v. 474-499). Rome finit par une apostrophe à Stilicon pour qu'il chasse Eutrope comme un esclave, en claquant du fouet (v. 500-513).

Le livre 2 met en place une machinerie mythologique: outre une série de présages (v. 33-38), Mars-Gradivus intervient pour remédier à la mollesse que l'eunuque Eutrope a propagée en Orient alors que Stilicon en a protégé Rome et le Tibre, refuge de la majesté et des haches latines (v. 123-132), mais que le sénat et le peuple de Byzance applaudissent alors qu'Eutrope a fait perdre aux

<sup>17</sup> *Theod.* 84-85: *Graiorum obscuras Romanis floribus artes / inradias*.

<sup>18</sup> *Theod.* 162 sqq. et 265; mais le v. 279 est interpolé.

<sup>19</sup> Éditions commentées ou annotées: A. C. Andrews, *The In Eutropium of Claudius Claudianus*, Diss. Philadelphia 1931; P. Fargues, *Invectives contre Eutrope*, Paris 1933; H. Schweckendiek, *Claudianus Invektive gegen Eutrop (In Eutropium): Ein Kommentar*, Hildesheim-Zürich-New York 1992; M. Gioseffi, *Claudio. Contro Eutropio*, Milano 2004.

<sup>20</sup> V. 308 *curia*; cf. *pr. Eutr.* 2, 2 *Byzantius senatus* et *Eutr.* 2, 74 (*Eutr.* 2, 135 *senatum*).

descendants des Romains, à l'armée, sa virilité: «que les armes barbares secourent la pudeur de Rome» (v. 103-159). Mars déclenche donc la guerre (v. 160-173) et Bellone, prenant l'allure de sa femme, harangue le chef des Gruthonges: c'est le moment de te révolter, «les enseignes de Rome, ses aigles, suivent des eunuques ... Tu seras romain quand tu veux» (v. 174-232). Ces fédérés rejettent les armes latines (v. 237) et ravagent la Phrygie, ce dont se lamente Cybèle (v. 279-303). Les compagnons de débauche d'Eutrope, qui méprisent Rome (v. 339), ont ruiné la discipline militaire établie par Stilicon (v. 409-414) si bien qu'ils sont exterminés dans leurs débauches avec leurs troupes (v. 415-461). La contagion d'Eutrope s'étend aux Perses qui tuent Sapor, allié de Rome, et veulent rompre la paix romaine, *Romanae paci* (v. 473-484). Le malheur ouvre les yeux des Orientaux qui réclament Stilicon (v. 485-526). L'Aurore elle-même supplie l'Italie et vient trouver Stilicon; son discours fait pendant à celui de Rome à la fin du premier livre (v. 526-602)<sup>21</sup>: l'Orient a eu tort de se laisser gouverner par Rufin, puis par Eutrope qui a chassé les gens de bien et s'est accouiné avec des truands si bien que l'ex-légion romaine des Gruthonges (v. 576) dévaste la Lydie grâce à la mollesse des soldats romains et à la trahison de leurs chefs; écrasé d'impôts, l'Orient supplie Stilicon, son seul espoir, de lui venir en aide.

Récités à Milan le premier janvier 400, les deux premiers livres du *Panegyrique pour le consulat de Stilicon*<sup>22</sup> chantent d'abord la joie de Rome (non de Milan!) pour le triomphe sur Gildon avec la soumission de la partie orientale de l'Empire, après sa faute, et la réhabilitation du consulat (1, 1-10). Dans son long éloge de Stilicon, digne gendre et bras armé de Théodose, Claudien rappelle encore l'Afrique rendue au Latium (1, 18) en insistant sur le fait que Théodose mourant lui a laissé la garde de tout l'Empire romain avec ses deux fils; par les armes ou la diplomatie, Stilicon a sauvé les deux parties de l'Empire (1, 140-245). Pour vaincre Gildon en déjouant les intrigues de l'Orient (1, 276-277 et 292-299) et en évitant à Rome la famine (1, 309), Stilicon a eu la sagesse de respecter les prérogatives du Sénat pour la déclaration de guerre au rebelle (1, 325-332: rétablissement d'une loi traditionnelle oubliée)<sup>23</sup> et de ne pas prendre lui-même la tête du corps expéditionnaire romain (*Romanos*, v. 348): Stilicon a

<sup>21</sup> Sur le fait, significatif, que Claudien personnifie l'Aurore ou l'Orient, mais non Constantinople, voir «La romanité de Claudien, poète venu d'Alexandrie», à paraître dans les *59èmes entretiens de la Fondation Hardt*, Vandœuvres-Genève 2013, p. 10 et note 60.

<sup>22</sup> Commentaires: E. Schuster, *Historischer und sprachlicher Kommentar zu Claudians Festgedicht auf das Konsulat Stilichons (Buch I)*, Diss. München 1944; U. Keudel, *Poetische Vorläufer und Vorbilder in Claudians De consulatu Stilichonis, Imitationskommentar*, Göttingen 1970.

<sup>23</sup> *Romuleas leges*, v. 331. Claudien n'avait pas mentionné ce point, politiquement capital, dans le *De bello Gildonico*!

sauvé Rome (1, 374 *Romana salus*; cf. v. 376) et lui a rendu tous ses triomphes (1, 246-385): *restituit Stilicho cunctos tibi, Roma, triumphos*.

Le deuxième livre présente les qualités d'homme d'État de Stilicon qui lui ont valu le consulat: *Clementia*; *Fides*, en particulier à l'égard de Théodose, puis d'Honorius, qu'il a formé, et aussi d'Arcadius, même mal entouré (2, 79-80), en observant un partage équitable entre les deux frères; *Iustitia*, *Patientia*, *Temperies*, *Prudentia* et *Constantia*: Stilicon chasse tous les vices et promeut la *Virtus* (2, 109-131)<sup>24</sup>. la *Luxuries* n'a pas su le séduire; il est à la fois économe et généreux, sans morgue; il se comporte en citoyen (2, 168). D'où l'amour que lui portent toutes les nations; l'Empire retrouve sa jeunesse car Stilicon soigne la blessure de Rome (2, 173-207)<sup>25</sup>. Les dieux sont avec lui (2, 208-217). Mais sa modestie refuse le consulat que les nations réclament pour lui. Aussi celles-ci vont-elles trouver Rome dans son temple du Palatin (le Palatin est la demeure de Rome): l'Espagne, la Gaule, la Bretagne, l'Afrique et enfin l'Œnotrie (= l'Italie) implorent la déesse (2, 218-270). Celle-ci vole immédiatement vers Milan et lui dit qu'il n'a aucune raison de ne pas accepter l'honneur qu'il a préservé, en rappelant son respect des prérogatives du Sénat<sup>26</sup>: que son consulat répare l'outrage reçu par la scandaleuse nomination d'Eutrope l'année précédente et qu'il accepte la trabée tissée par Minerve et elle-même (2, 270-339). Sur cette trabée sont représentés l'enfant espéré d'Honorius et Marie, et Eucher épousant une princesse impériale, selon toute vraisemblance, Galla Placidia (2, 339-361). Rome habille elle-même Stilicon (2, 362-376), puis va annoncer la bonne nouvelle aux héros romains des Champs-Élysées, non sans demander à Stilicon d'honorer la Ville de sa présence et annoncer un second consulat de Stilicon avec Honorius (2, 377-407). Sur la terre et au ciel tout le monde se prépare à ce consulat (2, 408-422). Le Soleil lui-même va quérir dans la grotte du Temps la plus belle des années d'or et les astres inscrivent le nom de Stilicon dans les fastes du ciel (2, 422-476).

La préface du livre 3, récitée à Rome en février ou mars 400 (Stilicon a acquiescé à la demande de Rome!), met en parallèle Scipion l'Africain conduisant à Rome son poète Ennius et Stilicon accompagné de Claudien<sup>27</sup>. Le début du

<sup>24</sup> Sur la *uirtus* chez Claudien, voir J.-L. Charlet, «Virtus dans la poésie de Claudien», in *Virtutis imago. Studies on the Conceptualisation and Transformation of an Ancient Ideal*, Leuven 2004, pp. 219-228.

<sup>25</sup> *Romanum uulnus*, v. 205.

<sup>26</sup> 2, 297 *nostros qui consulis omnia patres* (généralisation courtisane du fait, mentionné plus haut, que Stilicon avait fait déclarer la guerre à Gildon par le Sénat).

<sup>27</sup> Cette préface a inspiré une page célèbre de l'*Africa* de Pétrarque; voir J.-L. Charlet, «Pétrarque lecteur de Claudien», in *La bibliothèque de Pétrarque. Livres et auteurs autour d'un humaniste* (Colloque de Tours, 27-29 novembre 2003), Turnhout 2011, pp. 101-114.

livre apostrophe deux fois Rome<sup>28</sup>: qu'elle se réjouisse de contempler enfin son héros dont seule la modestie a empêché le triomphe. Rome, dont les Quirites et le Sénat ont réclamé sa présence, l'appelle père et le poète décrit la splendeur de la Ville que Stilicon a sauvée (3,51-71). Rome proclame qu'elle lui doit tout, puisqu'il l'a rétablie comme maîtresse du monde (3, 72-98); il a même restauré l'antique justice romaine et réconcilié l'Empire (une bonne monarchie) avec la liberté de l'antique république (le peuple et le Sénat, v. 116): mentor de son gendre, il lui a enseigné qu'un prince doit accepter d'être jugé (3, 99-129). Suit un vibrant éloge de Rome, à mettre en parallèle avec celui d'Aelius Aristide (v. 130-181), mère des armes et des lois, qui a unifié l'univers en une seule nation, comme une mère et non comme une maîtresse (3, 152), dans la paix d'un Empire sans limite où tous sont citoyens, et que protègent ses dieux<sup>29</sup>... et de Stilicon, dont le fils Eucher est né à Rome. Mais le peuple sait montrer sa reconnaissance à ceux qui ont bien mérité d'elle: que Stilicon accepte les titres de *dominus* et de *pater* qu'il lui confère (3, 182-201)<sup>30</sup>. L'introduction de la Victoire, gardienne de l'Empire (3, 205 *custos imperii uirgo*), qui ouvre à Stilicon les portes de son temple (= la Curie) et la prière qui lui est adressée pour assurer la victoire de Rome et de Stilicon ne peuvent pas être considérées comme religieusement neutres à une époque où la querelle sur l'autel de la Victoire n'est pas close; Claudien insiste sur le comportement citoyen de Stilicon, sans cruauté dans la victoire (3, 202-222). À cet accueil, Stilicon répond par ses largesses et par la magnificence des spectacles qu'il offre à Rome (3, 223-369). La mythologie vient grandir ces *munera*: c'est Diane et ses compagnes qui procurent les bêtes pour les jeux et leur transport maritime ressemble au cortège de Bacchus victorieux.

La préface du *De Bello Getico* place la récitation du poème (mai/juin 402) à Rome, dans le temple d'Apollon Palatin, là où Claudien avait récité le troisième livre du *Panegyrique pour le consulat de Stilicon*<sup>31</sup>. Entretemps, Claudien, absent d'Italie, n'avait pas écrit de poème politique. Il s'agit de célébrer la victoire de Stilicon sur les Goths (que Claudien appelle traditionnellement «Gètes»). Le poème s'ouvre par une apostrophe à Stilicon dont les exploits surpassent

<sup>28</sup> 3, 1-50. Apostrophes de Rome aux v. 2 et 27 (cf. v. 96).

<sup>29</sup> Jupiter, Minerve, Vesta, Cybèle et le serpent d'Esculape passé dans l'île du Tibre.

<sup>30</sup> Claudien souligne que dans son cas le titre de *dominus* n'est pas incompatible avec la liberté: 3, 192-194; cf. v. 218-222 (Stilicon se comporte en citoyen).

<sup>31</sup> Éditions spécifiques: H. Schroff, *Gedicht vom Gotenkrieg*, Berlin 1927; D. de Venuto, *La guerra gotica*, Roma 1968; G. Garuti, *De bello Gothico*, introd., Bologna 1979 et édition, L'Aquila 1991; F. Serpa, *Claudiano, Il rapimento di Proserpina. La guerra dei Goti*, Milano 1981. Voir aussi M. Balzert, *Die Komposition des Claudianischen Gotenkriegsgedichtes* C. 26, Hildesheim-New York 1974.

ceux des mythiques Argonautes: il a protégé le Latium des Goths, rétabli l'Empire et la justice, et Rome, plus calme, relève ses murailles (v. 1-52). Le poète apostrophe cette ville éternelle qui s'égalé au ciel: de même que les dieux ont vaincu les Géants, Rome est maintenant libérée d'Alaric chassé d'Italie alors qu'il rêvait de piller Rome; Rome, dans sa clémence, peut lui pardonner: Jupiter veille sur elle (v. 53-103). Par une *synkrisis*, Claudien montre que Stilicon l'emporte sur les héros de l'époque républicaine: il a vaincu Alaric et le peuple robuste des Goths (v. 104-165). Un rappel historique montre le danger que représentait ce peuple redoutable qui a fait trembler le monde entier, et surtout l'Italie et Rome, démoralisées par des rumeurs et par des prodiges (touchant notamment à l'éternité de Rome, v. 231-232 et 249-266), ce qui met en valeur le mérite de Stilicon (v. 166-266). Stilicon, seul recours et sauveur de Rome, raffermi le courage des Romains par ses paroles (Rome ne peut être abandonnée aux barbares, v. 299-301)<sup>32</sup> et par ses actes, en enrôlant les barbares de Rhétie, enhardis par la défaite annoncée de Rome (v. 363-365), qu'il est allé apaiser (v. 267-403). Les troupes romaines retrouvent le moral et se rassemblent autour de Stilicon alors que les Germains se tiennent tranquilles (v. 404-429). Nouvelle apostrophe à Stilicon, plus grand que Camille: mieux que les dieux ou les héros mythiques, il a rendu la vie au monde romain (v. 430-449). Son retour rend l'espérance à Rome (v. 450), au prince et à la cour (qui sont à Milan, Claudien ne l'explique pas!) tandis qu'Alaric perd l'espoir de s'emparer de Rome (v. 450-478)<sup>33</sup>. Au conseil des Goths, parodie de Sénat (v. 481-482), un ancien veut inciter Alaric à quitter l'Italie: mal en a pris à ceux qui ont osé attaquer Rome protégée par ses dieux ... et Stilicon qui, sans la trahison de l'Orient, l'aurait liquidé en Arcadie (v. 479-517; cf. v. 565-567). Mais la colère fait tenir à Alaric un discours plein d'orgueil où il exprime son désir de s'emparer de Rome (v. 533 *quid restat nisi Roma mihi?*): une voix dans un bois sacré le lui a, croit-il, prédit<sup>34</sup>; aveuglé par l'ambiguïté de l'oracle, il exhorte ses soldats à la guerre et parvient à la rivière *Vrbs*, dont le nom lui fait comprendre son illusion (v. 518-557). Stilicon harangue les troupes romaines; c'est l'occasion de venger la Grèce

<sup>32</sup> Noter aussi l'apostrophe à Rome au v. 362 pour lui rappeler que c'est à Stilicon qu'elle doit son salut. En Stilicon resplendissent Honorius, le Latium et Rome toute entière (v. 374-375).

<sup>33</sup> Voir J.-L. Charlet, «L'image de Milan dans la poésie latine tardive (Ausone, Ambroise, Claudien et Ennode), in *Res publica litterarum* 17, 1994, pp. 111-118.

<sup>34</sup> *Get.* 544-549, avec au v. 546-547 le nom *Roma* inscrit en acro-téléstiche et suggéré par des récurrences phoniques obsédantes. Claudien joue sur le double sens d'*Vrbs*, la Ville ... ou une petite rivière aux confins de la Ligurie! Je reviens sur ce point, signalé par J. Koch (édition Teubner, Leipzig 1893, p. 211) et mentionné par plusieurs critiques, dans *La romanité de Claudien*, cité, note 21.

et de rendre à Rome son honneur en défendant le vénérable Tibre (v. 558-578). Dans la bataille, Stilicon évite la panique de ses alliés et met en déroute les Goths, que les Romains massacrent sans se soucier du butin (dit Claudien), mais en délivrant les prisonniers des Goths et en s'emparant du trésor et de l'épouse d'Alaric: en un seul jour, Rome a racheté ce qu'elle avait perdu en trente ans (v. 579-634)! Le poème se conclut sur une célébration de Pollentia, lieu d'une victoire que Claudien met en parallèle avec celle de Marius sur les Cimbres: «Peuples insensés, apprenez à ne jamais mépriser Rome» (v. 635-647; *Discite, uaesanae, Romam non temnere, gentes*).

De retour à Rome, Claudien célèbre le premier janvier 404 le sixième consulat d'Honorius<sup>35</sup>, en même temps que son *adventus* et son triomphe sur les Goths: Rome, la trabée et le Palatin retrouvent leur majesté et les usages républicains; l'année qu'offre le Palatin et qu'inaugure le Tibre s'annonce merveilleuse puisque l'empereur, astre de l'Empire, regagne le siège qui lui appartient (v. 1-25). Comme Delphes retrouve, avec le retour d'Apollon, les facultés prophétiques qu'elle avait perdues à son départ, son rayonnement revient au Palatin quand son dieu (l'empereur) y réside: au-dessus de la Ville, avec les temples des dieux et ses trophées, le Palatin est le seul vrai centre du pouvoir (v. 25-52). Comme le lui a indiqué son père Théodose, c'est là les Pénates d'Honorius qui doit se comporter en empereur-citoyen, non en monarque distant et vaniteux (v. 53-64). Associé à Rome, dès sa prime jeunesse, au pouvoir par son père, Honorius, même après son transfert à Constantinople, aurait toujours exprimé sa préférence pour Rome (v. 65-87)<sup>36</sup>. L'usurpation d'Eugène lui a permis de diriger le Latium, l'Hespérie, sous la protection de Sérène et de Stilicon (v. 87-100). Sans immoler de citoyens comme l'avait fait Auguste, Honorius a vengé son père en abattant les deux ennemis de l'Empire Alaric et Gildon qui s'étaient jadis opposés à Théodose; Claudien, qui a déjà chanté ces deux victoires, veut maintenant célébrer l'*aduentus* de l'empereur (v. 101-126). En fait il commence par la victoire de Vérone et ses conséquences (v. 127-330): après sa défaite à Pollentia, Alaric s'est malgré lui retiré du *Latium* (v. 130 ... où il n'avait pas pénétré!), loin de la Ville (v. 141!). En contrepoint mythologique, l'Éridan, qui s'interrogeait sur la situation militaire, après l'intervention d'une naïade qui a vu s'enfuir Alaric, apostrophe ce dernier en se gaussant de celui qui pré-

<sup>35</sup> Éditions commentées: K. A. Müller, *Claudians Festgedicht aud das sechste Konsulat des Kaisers Honorius*, Berlin 1938; M. Dewar, *Claudian, Panegyricus de sexto consulatu Honorii Augusti*, Oxford 1996.

<sup>36</sup> En janvier 398 (4 *Cons.* 128-131), Claudien mentionnait qu'Honorius est né à Constantinople, que l'Aurore fut sa nourrice et que les deux parties de l'Empire le revendiquaient comme concitoyen! Présentation différente, mais non incompatible avec notre passage.

tendait assaillir Rome, la ville des dieux (v. 182-192) et en appelant tous les fleuves de Ligurie et de Vénétie à se joindre à ses insultes (v. 146-200). Une apostrophe à Vérone introduit le récit de l'ultime «défaite» d'Alaric, qui, loin de Rome (v. 211-212) échappe de peu à la captivité et à la mort; Stilicon bloque l'accès à la Rhétie ou à la Gaule (v. 201-237). Affaibli, épuisé et humilié, Alaric est abandonné par de nombreux soldats. En contemplant les Alpes, il exprime ses regrets et s'adresse à l'Italie en reconnaissant avoir été dupé par la trêve que lui a proposée Stilicon et qui l'a empêché de s'approcher de Rome (v. 295): la fausse clémence de Stilicon l'a abattu (v. 238-319). Il ne lui reste plus qu'à fuir, comme les divinités malfaisantes chassées par un prêtre (v. 320-330). *L'aduentus* d'Honorius est tout naturellement introduit: le peuple réclame sa présence à Rome, plus qu'il ne l'avait fait pour Trajan ou Marc-Aurèle (v. 331-355, avec une version païenne des victoires de 172-173 sur les Quades et Marcomans). Comme l'empereur tarde à répondre favorablement à cette demande, Rome elle-même intervient pour l'interpeler (v. 355-425): il a refusé de venir célébrer le triomphe après la victoire sur Gildon; après la défaite des Goths, il doit venir pour un vrai triomphe sur les ennemis de Rome, non pour un triomphe sur des concitoyens, comme l'ont fait, après une guerre civile, trois empereurs durant le siècle écoulé, en célébrant des jeux séculaires (v. 383-406), et pour rendre à l'Empire son véritable siège au Palatin comme l'ont fait les empereurs cooptés du Haut Empire<sup>37</sup>. Honorius lui répond qu'il ne l'a pas méprisée: après la victoire sur Gildon, il lui a envoyé comme consul son beau-père Stilicon qui l'a libérée d'Alaric qui avait bloqué l'empereur dans Milan (v. 426-493). Après avoir décrit les étapes du voyage d'Honorius de Ravenne à Rome<sup>38</sup>, Claudien présente l'accueil de Rome restaurée et embellie, sous un ciel serein (v. 494-542). *L'aduentus* prend des allures de triomphe: tout le peuple est là pour accueillir un empereur-citoyen, facile à aborder, qui respecte le Sénat (v. 543-559)<sup>39</sup>. La beauté d'Honorius et l'attirail guerrier (dragons et cataphractaires) charment les Romaines (v. 560-577). Dans une apostrophe à Stilicon (v. 579 *Stilicho*), Claudien décrit le triomphe de l'empereur avec son beau-père, récompensé par le succès militaire et politique de son pupille, restaurateur des valeurs traditionnelles: l'empereur, avec franchise, rend compte au Sénat de la politique romaine et, à l'exemple des anciens, la soumet à son jugement (!); l'osmose se fait entre un empereur citoyen, le Sénat et les généraux (en toge), et la déesse

<sup>37</sup> On notera dans cette prosopopée les deux mentions du Tibre sous son nom archaïque et religieux *Thybris* (v. 365 et 425).

<sup>38</sup> Sans oublier de saluer *Thybris* (v. 520).

<sup>39</sup> Seul Eucher, fils de Stilicon, malgré son sang royal, marche à pied, comme un soldat, devant le char de son beau-frère.

Victoire en personne, dans son temple sacré (la Curie), promet qu'Honorius (Stilicon?) sera à Rome et qu'à jamais elle sera à lui (v. 578-602)<sup>40</sup>. Le peuple romain manifeste un enthousiasme spontané et, en présence du Génie de l'Empire, empereur et peuple s'honorent mutuellement, de majesté à majesté (v. 603-617). Après la description des jeux donnés par l'empereur (v. 618-639)<sup>41</sup> et de la prise de fonction du consul devant Janus, Thybris, le Palatin et les Rostres, Claudien forme des vœux de bonheur pour une année exceptionnelle qui, sous l'égide de la Victoire, doit servir de modèle (v. 618-660).

Depuis une dizaine d'années<sup>42</sup>, j'ai eu l'occasion de souligner la hardiesse des prises de position religieuses<sup>43</sup> et politiques de ce dernier panégyrique où Claudien expose pour la première fois, sans retenue, son idéal d'une *Roma aeterna*, c'est-à-dire traditionnelle et donc au moins culturellement païenne, et d'un empereur-citoyen qui, de Rome, ou plus précisément du Palatin, en romain parmi les citoyens romains, gouvernerait l'empire comme on le disait de Nerva et Trajan, en restaurant des rites traditionnels comme les jeux séculaires

<sup>40</sup> Sur la présentation de la Victoire par Claudien et l'ambiguïté du *tuis*, voir *La romanité de Claudien*, cité, note 21, p. 12-14 et note 62.

<sup>41</sup> Chasses et jeux guerriers, annonciateurs de paix, rappelant le jeu troyen de l'*Énéide*: pour le *lusus Troiae*, voir M.-F. Guipponi-Gineste, *Claudien poète du monde à la cour d'Occident*, Paris 2010, pp. 112-118.

<sup>42</sup> Voir J.-L. Charlet, «L'ancienneté dans la poésie de Claudien», in *L'ancienneté chez les Anciens*, Montpellier 2003, II, pp. 677-695, en particulier pp. 689-695 et note 42; «L'âge d'or», cité note 1, en particulier pp. 206-208; «Claudien et son public», cit. note 1, pp. 7-9; «L'image de Nerva et Trajan», cit. note 1, pp. 564-565; «La romanité de Claudien», cité note 21 (y compris le compte rendu de la discussion qui a suivi mon exposé).

<sup>43</sup> Sur ce point, l'excellente étude de C. Castello, «Una voce dissonante nella Roma cristiana di Onorio. Il panegirico di Claudiano del 404 d. C.», in *Da Costantino a Teodosio con particolare riguardo alla politica legislativa di Giuliano* (Perugia - Trevi - Gualdo Tadino, 28 sett.-1<sup>o</sup> ott. 1977), Acc. Rom. Costantiniana, Perugia 1979, pp. 153-196, a trop souvent été négligée par les critiques qui ne la citent même pas. Sur le paganisme, pour moi culturel et politique, de Claudien, voir (bibliographie nécessairement sélective), en dehors de mes contributions («Théologie, politique et rhétorique: la célébration poétique de Pâques à la cour de Valentinien et d'Honorius, d'après Ausone (*Versus Paschales*) et Claudien (*De Salvatore*)», in *La poesia tardo-antica: tra retorica, teologia e politica*, Messina, 1984, pp. 259-287; et l'introduction au t. I de mon édition, Paris, Les Belles Lettres, 1991, pp. XVII-XIX «La religion de Claudien»), F. E. Consolino, «Poetry and Poetics in Claudian's carmina *minora* 22 and 50», in W.-W. Ehlers, F. Felgentreu, S. M. Wheeler (Hrsg.), *Aetas Claudiana*, München-Leipzig, Saur, 2004, pp. 142-174; C. Moreschini, «Paganus pervicacissimus: religione e 'filosofia'», *ibid.*, pp. 57-77; et en dernier lieu S. Ratti, «Une lecture religieuse des invectives de Claudien est-elle possible?», in *Ant. Tard.* 16, 2008, pp. 177-186 (= *Antiquus error. Les ultimes feux de la résistance païenne*, Bibliothèque de l'Antiquité tardive 14, Turnhout 2010, pp. 279-289), contra G. Marron, *El rapto de Proserpina. Un nuevo contexto para la trama épica*, Bahía Blanca, Universidad del Sur, 2011 (voir mon C. R. à paraître dans *Latomus*) et C. Ware, *Claudian and the Roman Epic Tradition*, Cambridge University Press, 2012.

ou en considérant la Curie comme le temple de la déesse Victoire. L'analyse de l'ensemble des poèmes politiques de Claudien ne révèle aucune contradiction majeure avec cet idéal. Au contraire, avec la volonté constante de focaliser l'attention du lecteur-auditeur sur Rome, même dans des circonstances où l'on s'attendait à voir Milan au premier plan, Claudien a glissé çà et là quelques discrètes allusions, quelques pierres d'attente qui annoncent la déclaration ouverte de 404<sup>44</sup>. Autrement dit, ma thèse est que Claudien chante le point de vue de Stilicon en se contentant de quelques discrètes inflexions personnelles tant que la politique du «régent» lui paraît conforme à l'idée qu'il se fait de Rome et de son destin. Mais, en janvier 404, Claudien pense pouvoir ou devoir dire clairement ce qu'il pense de la conduite de l'Empire, qui ne correspond exactement ni avec la politique religieuse ni avec la manière de gouverner de Stilicon au nom de l'empereur<sup>45</sup>. Force est de constater qu'après janvier 404, Claudien ne prendra plus la parole: il ne le voudra ou il ne le pourra plus.

#### ABSTRACT

Following Claudian's great political poems according to their chronology, we see clearly that Rome is the central character of his public poetry, from the *Panegyric of Olybrius and Probinus* (395). Even when he becomes the cantor of Stilicho's policy (from 396), Claudian is faithful to his own conception, traditionally pagan, of Rome and of her mission. In his last poem (*Panegyric for the 6th consulate of Honorius*), recited in January 404, Claudian exposes clearly, without any reserve, his ideal of a *Roma aeterna* culturally pagan, and of a citizen-emperor who, from Rome (from the Palatine), would govern the Empire, restoring traditional customs. That is not Stilicho's or Honorius' point of view and, after this audaciousness, Claudian will no more speak.

<sup>44</sup> Le rôle fondamental du Sénat dans la politique romaine (*Gild.*); le comportement citoyen que doivent adopter les dirigeants (*Stil.* 2,168), un empire 'républicain' (*Stil.* 3, 99-129), gouverné depuis le Palatin. Mais aussi quelques allusions à saveur païenne, au moins culturellement, et une emphase sur la Victoire et son temple (*Stil.* 3, 202 sqq.).

<sup>45</sup> Sur ce point, voir ma réponse à une question d'H. G. Nesselrath lors des *Entretiens de la Fondation Hardt* 2012 (voir *supra*, note 21).